

L'oeuvre inachevée

Jasmin Farand

La pensée nous guette au moindre détour, dans ses ressassements et ses retournements, ses avancées et ses replis, les sauts qualitatifs et ces spirales qui la meuvent sans contraintes dans l'espace, ni le temps. Elle n'a rien de la quête d'un pur idéal, absolu et immuable, statique et quantifiable, extérieur à l'être, pas plus que d'un éclair de génie; mais plutôt d'un entrelacement de conduites créatrices, une construction multiformes, à la fois ouverture et résistance, recherche d'un pur instant que l'on approche et qui l'instant d'après s'étoile, pour aussitôt rejoaillir sous autres formes. Un peu comme les *Visions fugitives* de Prokofiev.

L'oeuvre inachevée est celle qui commence un moment donné, un jour, une nuit, un temps l'enfance, l'amour ou la mort. C'est celle qui entre dans nos pensées du moment même qu'elle advient et qui ne nous quitte plus, des jours et des nuits, une éternité peut-être, toute une vie, même après. Elle atteint où le cœur bat sans mot dire, au milieu de toutes choses.

L'oeuvre inachevée échappe à la raison et à toute réification. Elle échappe à l'histoire et à toute historicité, à toute logique qui chercherait à la fermer sur elle-même. Elle est cette intimité ouverte au monde disait Blanchot, exposée sans réserve à l'être, intérieure et sans cesse transformée dans l'espace et le temps. Elle suit le mouvement des pensées qui l'accompagnent et subsiste de son propre aveu, de sa propre lumière, de ses propres formes. Elle échappe à toute équation qui voudrait la totaliser ou la contenir, je-ne-sais-quoi, un sentiment qui la porte au-delà de toute herméneutique, un langage inconscient qui trouve son sens dans une relation à l'Autre et qui demeure un mystère. Elle est le devenir même d'un écart de temps et de lieu, un passage en-deçà et au-delà, à côté, en traverse la connaissance. L'être et le mouvement même des choses.

Les illuminations et autres fractales

La poésie est-elle encore possible ?

Je sais pas. Je sais plus. Je sais trop. Les mots sortent les uns des autres, les uns après les autres, les uns avec les autres, les uns sans les autres. On compose avec eux comme l'étang du Vǎn Miếu avec la lumière.

La poésie ressemble à ça pour moi, une eau dormante, une gestation moléculaire impossible à vraiment décrire qui vous invente des mondes suivant la lumière du jour ou de la nuit. Un puits d'imaginaires dont on ignore la profondeur et qui va vous chercher loin temps des illuminations.

J'ai passé des heures à regarder l'étang du Vǎn Miếu. Des heures à comprendre comment les mots font leurs ailes pour aller chercher des émotions, des sensations et des sentiments, un moment, un souffle, un visage. Des lieux d'être possibles.

Là, au milieu d'un jardin clos que des gens ont cultivé pendant des siècles pour communiquer l'art d'écrire, on comprend un peu plus ce que la littérature apporte à nos vies. Ce qu'écrire et lire veulent dire, de nous mêmes, des autres et des choses, de la valeur des mots et des pouvoirs de l'esprit qui forment la pensée.

La poésie, c'est un travail d'intériorisation, se détacher du monde disait Yourcenar, et une formidable liberté d'être au monde, avec l'autre et par l'autre. Une faculté d'être atemporelle et infinie.

L'oeuvre inachevée est de l'ordre du devenir. C'est l'*apparaissement* d'une âme, d'un accord entre l'être et la pensée qui nous anime. Pas encore et déjà, elle émerge des profondeurs entier mystère, chimère tellurique chargée de songes. Une présence en perpétuel devenir, qui serpente dans les pensées jusqu'au moindre désir, jusqu'au moindre respire. Elle survit à toute chose étrangère à nous-mêmes.

J'aime ces mondes étranges, quand l'art va d'un seul à l'autre, forme les topologies d'un monde intérieur où se mêlent le rêve et la lumière, l'immobile et les ombres. Les imaginations et leurs muances. Tout paraît autre temps, ouvre l'esprit sur des univers inconnus. C'est le lieu du Tout autre.

État d'âme

Un ciel de novembre couvre les toits des maisons. L'espace d'un coup d'aile les gens sont partis outre-lieux. Les rêves, peut être aussi la poésie qui les emportent. Un ailleurs.

Dans un de ses contes, Rainer Maria Rilke imaginait les yeux des enfants qui s'endorment monter au ciel pour faire les étoiles. Des milliards d'étoiles qui ouvrent les yeux sur un autre monde. D'autres réalités, des états d'âme qui prennent formes dans les traverses de l'esprit, d'images en images, comme une étude de Scriabine. Et parfois ces voix qu'on entend qui vont vous chercher du mystère dans l'au-delà.

Le rêve est un espace indicible. Il lui suffit d'être, tout simplement.

Je suis rentré chez moi ce soir là en me demandant que sera demain. Demain demain, et demain loin après. Les feuilles étaient presque toutes tombées des arbres et des chats miaulaient à la belle étoile. Demain sera demain, rien de plus, rien de moins. Ce sera dimanche, un ciel immense. Je lirai des poèmes et je dessinerai des paysages. Un jour, en avril peut-être, les oiseaux pousseront comme des fruits.

Hor ch'è tempo di dormire.

L'oeuvre inachevée entre dans les territoires du vide par des chemins imprévisibles et secrets. Elle va d'un seul à l'autre comme une aquarelle sur du papier, on la dirait suivre les imaginations dans l'encre des rêves. Un moment, un souffle, un visage.

Cinéma

On imagine la scène d'un film dont on ne connaît ni le titre, ni la durée.

Tournés l'un vers l'autre, fermant l'espace sur nous-mêmes, le temps invente un détour, suspend la durée des choses et du jour au moment même où ma main cherche sa main, mes lèvres sa joue. Dans la lumière incertaine du crépuscule les feux du ciel se déclinent en une suite infinie de nuances, on dirait que fusionnent l'or, le saphir et le rubis.

J'aimerais plus long moment, tenir le temps plus longtemps, mais dans ses yeux aux reflets d'ambre j'aperçois l'instant qui fuit jusqu'au milieu de nous, jusqu'à nous au milieu, trouver refuge dans des solitudes inaltérables.

L'oeuvre inachevée est celle qui nous sépare du froid un temps déjà, la musique d'une vie, un silence, à jamais. Tout ce qui aurait pu être...

Un jour on m'a raconté la guerre
et j'oublierai jamais
Faisait beau dans le ciel
Faisait beau un soir de lune

Passage, à vide, lumière,

... ...

Un jour on m'a raconté la mort
et j'oublierai jamais
Faisait beau dans le noir
Faisait beau, mille étoiles

L'Oeuvre inachevée...

Le signe blanc

Sa main trace un signe blanc dans l'espace qui nous sépare comme pour dire ce qui n'existe pas, n'existe plus mais dont on entend l'écho par-dessus les toits et les arbres, dans l'entre ciel et terre immense qui perd le temps et nos regards. Le bruit court entre des brindilles que le cœur a perdu ses raisons, que la tempête a pris l'espace du dedans des songes, jusqu'au lent recul des nuits qu'on ne lit plus sur les battures.

Par en-dessous les blessures qu'on voit souffrances il y a pire et plus cruel, il y a ce qui ne paraît pas au jour, le noir qui colle à l'âme et qui fait grandir la peur, une peur bleue d'amour, une peur qui fend l'âme et la mémoire quand le sang dévie dans la pensée pour nourrir des pleurs de sel. Est-ce un mur ou une porte que sa main signe entre nous?

L'oeil se ferme pour défaire le temps, pour faire voyance des naufrages, des abandons et des passants laissés passé, ceux morts et enterrés, qui sont de vapeurs et d'encens dans le repli des crépuscules qui ont fait la vie, qui ont fait l'amour. Au-delà comme au-dedans des rêves il y a le temps qui reste dont on ne connaît ni la tournure ni la cassure, mais qui reste, qui reste...

Qu'y a-t-il d'un mur ou d'une porte qui puisse faire mourir d'amour ?